Document généré le 16 avr. 2024 07:46

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Irène Némirovsky

Michèle Hecquet

Numéro 84, automne 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20665ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hecquet, M. (2001). Irène Némirovsky. *Nuit blanche*, (84), 58–61.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Irène Némirovsky

Par
Michèle Hecquet*

Irène Némirovsky n'avait pas trente ans lorsqu'elle est décédée. Comme bon nombre d'écrivains français méconnus de l'entre-deux-guerres, son œuvre a commencé à émerger de l'ombre dans les années 1980.

Irène Némirovsky est née à Kiev le 11 février 1903, dans une famille de la bourgeoisie juive (son père est banquier) qui avait obtenu de se fixer en dehors du ghetto. Elle apprend très tôt le français : sa mère s'adresse à elle en français, et, de 1907 à 1916, elle est élevée par une institutrice française, mademoiselle Rose. En 1912-13, pendant que son père rejoint Bakou pour affaires, elle passe une année à Paris avec sa mère et son institutrice. Au retour, c'est à Saint-Pétersbourg que la famille se fixe. Cette enfance entre Russie et France offre plus d'un point commun avec celle d'une autre jeune fille russe devenue elle aussi un grand écrivain français, Nathalie Sarraute née Tcherniak : toutes deux filles uniques, entre un père et une mère qui ne s'entendent pas, entre deux langues et entre deux pays. Lors de la révolution de 1917, les Némirovsky se réfugient à Moscou, où la jeune Irène lit avec avidité : les nouvelles de Maupassant, ***Le portrait de Dorian Gray*** d'Oscar Wilde, entre autres ; ils gagnent ensuite la Finlande, où Blancs et Rouges se livrent combat, puis Stockholm, où ils demeurent trois mois, avant d'atteindre la France, en passant par l'Angleterre, à l'été de 1919. En juin 1921, Irène Némirovsky passe le baccalauréat, et obtient de ses parents de faire une licence de lettres à la Sorbonne. Son père a reconstruit une fortune, et elle mène, à Biarritz, au Touquet, dans les casinos des plages à la mode et les bars parisiens, la vie de la jeunesse dorée. En 1925, elle épouse Michel Epstein, banquier, d'origine russe lui aussi, dont elle aura deux filles qui seules échapperont à la déportation ; c'est la plus jeune, Elizabeth Gille, qui a écrit, sous forme de mémoires rêvés par l'héroïne, la biographie de sa mère – ***Le mirador*** (Presses de la Renaissance, 1992, réédité en 2000).

Irène Némirovsky rencontre dès 1929 un éclatant succès avec son premier roman ***David Golder*** ; romans et nouvelles alterneront à un rythme rapide. Réfugiée dans un village de la Saône et Loire après l'instauration des lois raciales d'octobre 1940 – elle a en vain essayé d'obtenir la nationalité française –, elle continuera à publier sous pseudonyme. Arrêtée le 13 juillet 1942, elle est déportée dès le 17 à Auschwitz, d'où elle ne reviendra pas. Albin Michel, le seul de ses éditeurs à l'avoir soutenue sous l'occupation nazie, publia encore trois ouvrages après la guerre, dont une biographie de Tchékhov.

Pourquoi l'oubli ?

Comment un tel succès et, ajouterons-nous, une telle qualité littéraire ont-ils pu sombrer dans l'oubli jusqu'aux rééditions des années 1980-90 ? Nous ne pouvons émettre que quelques hypothèses. La littérature de l'après-guerre a été dominée par les valeurs issues de la Résistance : humanisme universaliste et engagement à gauche. Le Nouveau Roman qui exerce son terrorisme vers 1960 répugne au personnage, à l'intrigue, à tout ce qui fait le roman classique et la valeur des œuvres de notre écrivain. Irène Némirovsky est aussi victime de ses choix littéraires et amicaux ; elle a appartenu à la jeunesse dorée et s'est tournée vers la droite : elle publiait ses nouvelles dans *La revue des deux mondes*, *Candide*, et surtout *Gringoire*, dont le rédacteur en chef, Carbuccia, était férocement antisémite ; ces gens-là ne l'ont pas défendue, ni, plus tard, son œuvre pour ceux qui survivaient. D'autre part, à la différence de Nathalie Sarraute – qui conte avec humour et gratitude, dans ***Enfance***, le généreux accueil de la petite étrangère par l'institutrice de l'école républicaine,– Irène Némirovsky

n'a pas été formée par cette culture, et ses portraits de juifs – notamment de financiers juifs, qui jalonnent son œuvre jusqu'en 1940 et dont les particularités ne sont pas dissoutes dans l'humanisme abstrait – pouvaient être, après la guerre, mal reçus par un lectorat animé par un sentiment de culpabilité. Irène Némirovsky est revenue à plusieurs reprises – dans ***Les chiens et les loups***, au titre symbolique, dans la nouvelle « Fraternité » –, sur le thème sensible de l'assimilation impossible pour les juifs, même riches, ainsi que sur le thème de l'impossible déni de fraternité avec les immigrants les plus misérables et les plus marqués. Actuellement encore, la réception favorable des rééditions s'accompagne toujours d'un préliminaire qui déplore son aveuglement.

Une double inspiration

D'emblée, son inspiration est double, elle installe tantôt ses récits en Russie et dans les milieux russes, tantôt en France ; double, mais non schizophrénique : plusieurs récits sont structurés par des trajets entre la France et le monde russe – ***David Golder***, ***Les mouches d'automne***, ***Le vin de solitude***, ***Les chiens et les loups***… Elle fait alterner romans et nouvelles, ces dernières prenant parfois la dimension de petits romans comme ***Le malentendu*** ou ***Le bal***.

Son succès fut précoce, et éclatant ; ***David Golder***, envoyé à Grasset, consacre cette très jeune romancière de 26 ans, qui paraît plus jeune encore ; et ce retentissement est aussitôt multiplié par l'adaptation théâtrale et cinématographique : en 1931, le cinéaste Wilhelm Thiele adapte ***Le bal***, où une actrice qui a l'âge de l'héroïne (quatorze ans) fait ses débuts : Danielle Darrieux. Harry Baur incarne David Golder sur scène, et à l'écran, dans un film de Julien Duvivier. Sa fécondité n'est pas moins remarquable : onze romans, une biographie, plusieurs dizaines de nouvelles… Elle écrivait ***Suite française***, fresque ambitieuse et méditation sur la défaite de 1940, quand elle fut arrêtée. Sa diversité surprend elle aussi ; Irène Némirovsky peut aussi bien évoquer, à la façon de Mauriac, les soucis d'argent et les rancœurs d'une famille de la bourgeoisie française (« Les Liens du sang », ***Le pion sur l'échiquier***…) que dessiner, à la manière d'une enluminure russe, dans le conte tragique ***Un enfant prodige***, une Odessa aussi violente et colorée que chez Isaac Babel.

Les motifs

Jusqu'au moment où les lois raciales la contraignent au camouflage, les thèmes autobiographiques sont très présent dans l'œuvre d'Irène Némirovsky. Ses premiers succès – ***Le bal***, ***David Golder*** – illustrent avec force sa situation familiale : une mère frivole et froide, qui la maintient en enfance pour que l'âge de la fille ne révèle pas celui de la mère, un père financier, tendre mais lointain. La haine d'une mère qui refuse son âge et la féminité de sa fille fournit encore le sujet de ***Jézabel*** (1936) au titre une fois de plus symbolique. D'autres récits adoucissent le trait, ou inversent la perspective : mais le lien entre mère et fille, du moins lorsque celle-ci grandit, est l'un des plus amers qui soient. Le trio familial est repris dans ***Le vin de solitude*** – roman douloureux et dur, le plus autobiographique de l'œuvre selon Elizabeth Gille –, qui conduit Helen Karol de l'Ukraine natale à Paris, en passant par Saint-Pétersbourg ; le récit est assez chargé d'expérience personnelles pour donner sa place à mademoiselle Rose, l'institutrice aimée, la véritable éducatrice, exigeante et tendre, évanouie dans la nuit, le froid et le brouillard, comme déjà disparaissait, dans ***Les mouches d'automne***, la gouvernante Natalia Ivanovna.

Les jeunes filles dures sont nombreuses, et ces personnages sont rarement traités avec tendresse dans l'univers d'Irène Némirovsky ; l'héroïne adolescente du ***Vin de solitude***, séduit, par pur esprit de vengeance, l'amant de sa mère. Le plus souvent, Irène Némirovsky s'attache à peindre la rivalité pleine de défi avec une femme plus âgée, dont le point de vue de vaincue est également exploré dans des récits un peu plus tardifs ; curieusement, la rivalité féminine entre proches se transforme en manipulation : plusieurs nouvelles écrites sous pseudonyme : « La Confidente », « Le Sortilège », « L'Ogresse », montrent une femme reléguée dans l'ombre par l'âge, la laideur ou la pauvreté et qui se révèle plus forte que l'héroïne de façade. Mais, de 1936 (***Le vin de solitude***) à 1940 (***Les chiens et les loups***), l'héroïne s'ouvre à l'amour, à la compassion, au travail artistique aussi ; de façon poignante, si le premier de ces romans s'achève sur l'image d'une jeune femme enivrée de solitude conquérante au pied de l'Arc de Triomphe, le second reconduit son héroïne vers l'Est, l'anonymat, et la solidarité des parias.

Mais Irène Némirovsky s'écarte aussi de son expérience personnelle. Elle inscrit par exemple dans l'histoire récente et brûlante, ***L'affaire Courilof***, l'un des quelques récits à la première personne, où un ancien terroriste, autrefois chargé de liquider le très cruel ministre de l'Instruction de Nicolas II, rassemble ses souvenirs. À vivre (comme médecin) dans l'intimité du vieil homme, déjà condamné par la maladie, il le découvre profondément épris de sa seconde femme, une ancienne chanteuse, et assumant courageusement cet amour devant la désap-probation impériale. Il assiste aussi à des décisions cyniques, stupides ou cruelles, et en lui se succèdent haine, compassion, indifférence nihiliste. Ce roman étonnant de maîtrise, de lucidité, de froideur, Irène Némirovsky en a choisi la donnée et l'atmosphère dans le chaotique et fantastique ***Petersbourg*** (1922) d'André Biely, qui n'était alors accessible qu'en russe. Il faut la considérer aussi comme diffuseuse de la littérature russe, de l'univers russe. Elle y pose également un motif que développeront, mais uniquement comme thème d'un débat moral, Camus dans ***Les Justes***, et Sartre

dans *Les mains sales*, comme le soulignait déjà Paul Renard.

Climats

La crise économique, la défaite de 1940, perçues l'une et l'autre comme redoublement du choc de la Première Guerre, forment le fond historique de romans bourgeois purement français : *La proie*, *Le pion sur l'échiquier*, *Les biens de ce monde*... et de nouvelles comme « Les liens du sang ». Là, Irène Némirovsky se consacre aux destinées malheureuses d'hommes jeunes, ou de couples pris dans les contraintes des valeurs bourgeoises : respectabilité, héritage, gestion des biens familiaux... qui rognent leurs ailes ou parfois les broient ; si certains se suicident, les derniers, toutefois, réussissent à composer avec elles. Les récits d'Irène Némirovsky ne cherchent pas à être aimables ; ses personnages sont des solitaires, et, du moins le pensent-ils, souvent par choix ; ils se révèlent le plus souvent incapables d'aimer ; ils sourient peu, leur rire est le plus souvent amer. Mais il semble que le pessimisme d'Irène Némirovsky affecte plus lourdement ses personnages masculins, qui sont rarement dotés du réalisme énergique et du pouvoir de métamorphose qui permet à ses héroïnes de traverser les souffrances et de reconquérir la vie ; et le suicide est chez elle destinée masculine.

Rien n'est plus révélateur à cet égard que le contraste entre deux récits d'adolescence qui appartiennent à ses débuts : *Le bal* et « Un enfant prodige ». Irène Némirovsky, en effet, est entrée en littérature française à un moment où fleurissaient les récits d'adolescence, de Radiguet, de Cocteau, et elle demeure attentive à cet âge. Dans *Le vin de solitude*, *Les chiens et les loups*, amours, amitiés et rivalités adolescentes retiennent longuement la romancière, et décident de l'orientation de toute une vie ; leur traitement est très varié : flirt, séduction vengeresse, fidélité à l'amour d'enfance... pas de récit de vie qui ne comprenne, tournant décisif ou simple vignette, l'image d'une amitié ou d'un amour adolescent ; Irène Némirovsky se plaît ainsi à introduire une idylle avec une jeune paysanne anonyme dans *La vie de Tchékhov*. L'héroïne du *Bal* s'est vengée de sa mère en jetant dans la Seine les invitations pour le grand bal d'où elle était exclue ; épouvantée par l'humiliation de sa mère, elle compatit à la souffrance de celle-ci, lui pardonne, se pardonne et, dépassant remords et ressentiment, s'oriente vers l'avenir. Mais, dans « Un enfant prodige », le don de poésie d'Ismaïl Baruch, lié à la magie de l'enfance, disparaît à l'adolescence, quand il grandit et qu'il déchoit des faveurs de sa riche protectrice ; il ne réussit pas, malgré de multiples rencontres – la nature, la jeune Rachel, les livres – à trouver une nouvelle voie pour vivre, désespère et se suicide.

« ' Non ', dit Golder.

« Il leva brusquement l'abat-jour, de façon à rabattre toute la lumière de la lampe sur le visage de Simon Marcus, assis en face de lui, de l'autre côté de la table. Un moment, il regarda les plis, les rides, qui couraient sur toute la longue figure foncée de Marcus, dès que remuaient ses lèvres ou ses paupières, comme sur une eau sombre, agitée par le vent. Mais les yeux lourds, endormis d'Oriental, demeuraient calmes, ennuyés, indifférents. Un visage clos comme un mur. Golder abaissa avec précaution la tige de métal flexible qui soutenait la lampe.

« ' À cent, Golder ? Tu as bien compté ? C'est un prix ', dit Marcus.

« Golder murmura de nouveau :

« ' Non. '

« Il ajouta :

« ' Je ne veux pas vendre. ' »

David Golder, 1929, incipit.

« Elle alluma toutes les lampes. Ses yeux étincelaient, encore humides de larmes ; une sombre flamme était montée à ses joues. Elle s'approcha de la glace en chantonnant, arrangea ses cheveux, regarda en souriant son visage éclairé par le bonheur, ses lèvres entrouvertes et tremblantes.

« – ' Comme te voilà joyeuse tout d'un coup ' , dit Agnès.

« Elle s'efforça de rire, mais seul un petit ricanement grinçant et triste s'échappa de ses lèvres. Elle songeait : ' J'étais aveugle ! Mais cette petite est amoureuse ! Ah, elle est trop libre, je suis trop faible, c'est cela qui m'inquiète. ' Mais, dans son cœur, elle reconnaissait cette amertume, cette souffrance ; elle la saluait comme une vieille amie. ' Je suis jalouse, ma parole ! ' »

« Dimanche » (1934), *in Dimanche*, p. 27.

« Il demanda sa voiture. En traversant la terrasse, il entendit encore une voix murmurer derrière lui :

« – ' Harry Sinner... '

« Il tressaillit. Qui l'avait nommé ? Il se tourna, attendit. Mais non, personne ne l'appelait. On parlait de lui simplement. Tous parlaient de lui ce soir. Il se sentit perdu.

« Dans la voiture, il se tenait très calme et très droit ; mais peu à peu, ses bras s'abaissèrent, son front se courba, ses épaules fléchirent. Maigre, fin frileux, serrant l'une contre l'autre ses belles mains, il se balançait doucement dans l'ombre comme l'avaient fait avant lui tant de changeurs à leurs comptoirs, tant de rabbins courbés sur leurs livres, tant d'émigrants sur le pont des bateaux ; et, comme eux, il se sentait étranger, perdu et seul. »

Les Chiens et les loups, 1940, p. 200.

Éclairages

Qu'elle se donne peu d'espace ou beaucoup, Irène Némirovsky décrit assez peu, mais quelques touches lui suffisent à suggérer une atmosphère ; elle dresse un caractère en quelques répliques ; classique, et bien qu'aimantée par l'intériorité de ses héros, elle ne recourt pas au monologue intérieur, mais à des fragments d'oralité au sein d'analyses psychologiques : impressions fugaces, intentions, souvenirs surtout… Elle apprend aussi – car les tentatives en ce sens appartiennent aux dernières années – à faire entendre des langages populaires (niveau de langue, niveau d'analyse, attitudes morales) comme dans « La femme de Don Juan », où une ancienne femme de chambre écrit à la fille de ses anciens patrons ce qu'a été le roman d'amour et de mort de ses parents, dans l'argot de la domesticité, et la clairvoyance particulière que lui donne sa position. Parmi ses habitudes de composition, nous noterons le redoublement d'un motif de premier plan sur un personnage secondaire : dans ***La proie***, le jeune Serge regarde son frère aîné Jean-Luc et déjà l'imite ; dans « Dimanche », l'amour inquiet de Nadine pour Rémi reproduit, sans que la jeune fille le sache, la relation de sa mère à son père…. Mais s'agit-il de technique, ou de suggérer la répétition d'un destin ?

Pour leur efficacité narrative, le classicisme de leur facture, leur réalisme, leur pessimisme, on a pu comparer ses nouvelles à celles de Maupassant. Irène Némirovsky entre en effet en littérature au cours d'un âge d'or de la nouvelle : Maupassant, Tchekhov sont encore proches, Katherine Mansfield, mais aussi Paul Morand, dont elle s'estime proche, figurent parmi les contemporains les mieux reçus ; mais elle évite la violence des clausules du conteur naturaliste ; ses traits, bien que nets, sont moins appuyés, elle s'abstient des mots d'auteur et préfère les demi-teintes pour achever ses récits. La narratrice ne s'interpose pas entre ses personnages et nous et ne commente pas leur vécu : ses analyses se bornent à l'expliciter, et jamais elle ne s'autorise une évaluation morale, moins encore une leçon de vie. Sa présence n'est sensible que dans cette constante retenue, dans cette égalité d'éclairage, dans sa science de la composition.

Il est tentant de lire ***La vie de Tchekhov*** comme une réflexion d'Irène Némirovky sur son propre parcours artistique : à la fois retour à l'Ukraine de l'enfance, méditation sur les grands réalistes russes (Tolstoï, un peu Tourgueniev, mais pas Dostoïevsky), interrogation sur l'art narratif de la nouvelle. Rêveur, méditatif et pénétrant, cet essai biographique montre Tchekhov approfondissant son art, et ce travail est perçu comme cheminement éthique. Sans que jamais Irène Némirovsky renonce à sa distance : absence de pathos, effet de sourdine, on ne peut se défendre de penser que, parlant d'un autre, c'est son parcours qu'elle médite, et qu'elle dessine en filigrane son portrait d'écrivain, surtout lorsqu'elle écrit : « L'œuvre de Tchekhov n'enseigne rien. Jamais il ne peut dire […], comme le faisait Tolstoï : "Agissez ainsi, et non autrement". »[1] NB

* Michèle Hecquet est professeure de littérature à l'Université de Lille en France. Elle a publiée : ***Poétique de la parabole***, Klincksieck, 1992.

1. ***La Vie de Tchekhov***, Albin Michel, Paris, 1989 (1949), p. 99.

Ouvrages d'Irène Némirovsky

Roman : ***L'enfant génial***, Les œuvres libres, 1927, Fayard, 1930, rééd. ***Un enfant prodige***, Pages blanches, Gallimard, 1992 ; ***Le malentendu***, Les œuvres libres, 1927, Fayard, 1930 ; ***Le bal***, Grasset, 1929, rééd. Les Cahiers rouges, 1985 ; ***David Golder***, Grasset, 1929, rééd. Les Cahiers rouges, 1992 ; ***Les mouches d'automne***, Grasset 1931, rééd. Les Cahiers rouges, 1988 ; ***L'affaire Courilof***, Grasset, 1933, rééd Les Cahiers rouges, 1990 ; ***Films parlés***, Gallimard, 1934.

Nouvelles : « Les fumées du vin », « Films parlés », « Ida », « La Comédie bourgeoise », dont la première a été rééditée dans ***Dimanche***, Stock, 2000 ; ***Le pion sur l'échiquier***, Albin Michel, 1934 ; ***Le vin de solitude***, Albin Michel, 1935, rééd. Bibliothèque Albin Michel, 1988 ; ***Jézabel***, Albin Michel, 1936 ; ***La proie***, Albin Michel 1938, rééd. 1992 ; ***Deux***, Albin Michel, 1939 ; ***Les chiens et les loups***, Albin Michel, 1940, rééd. Bibliothèque Albin Michel, 1988 ; ***La vie de Tchekhov***, Albin Michel, 1946, rééd. 1989 ; ***Les biens de ce monde***, Albin Michel, 1947 ; ***Les Feux de l'automne***, Albin Michel, 1948.

Ouvrages sur Irène Némirovsky

Elizabeth Gille, ***Le mirador***, Presses de la Renaissance, 1992, rééd. 2000 ; Paul Renard, « Irène Némirovsky, une romancière face à la tragédie », ***Roman 20/50***, numéro 16, décembre 1993 ; Michèle Hecquet, « Deux nouvelles d'Irène Némirovsky : ***Un enfant prodige*** et ***Le bal*** », in *La Revue littéraire*, textes réunis par Bernard Alluin et Bruno Curatolo, Le texte et l'édition, Dijon, 2000, p. 129-139.

Écrivains méconnus du XXe siècle

« Que sait-on aujourd'hui de François Hertel ? Au pire rien.

Au mieux : que durant une quinzaine d'années cet ancien jésuite, né en 1905 à Rivière-Ouelle a influencé, par son enseignement et son œuvre, un grand nombre d'écrivains et d'intellectuels. »

À paraître dans le numéro 85 de *Nuit blanche*, en librairie le 7 décembre 2001